



ARMOIRES DU COMTÉ DE FLANDRE

I

LA FLANDRE. — COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — PAYSAGES
ET CITÉS. — CARACTÈRE DES HABITANTS.



Dès qu'on pénètre dans les Flandres, le pays prévient en sa faveur. Il est riche et fertile sans être monotone. Partout les champs sont coupés par des haies fleuries ou par de longues avenues de grands arbres; à chaque instant l'œil est arrêté par des groupes colorés de rustiques chaumières, dont les taches joyeuses tranchent par leurs notes claires sur la verdure qui sert de fond au tableau.

Parfaitement plane dans la partie nord de la province, la campagne se vallonne agréablement dans le sud, ainsi que dans la partie qui longe notre Flandre française; et ces petits accidents de terrain ajoutent encore au charme du paysage. Celui-ci est du reste constamment varié. Les routes qui s'entre-croisent, les villages qui se groupent diversement, les massifs de feuillage qui échancrent le ciel, transforment à tout instant le décor qu'on a sous les yeux.

Tout autour, et aussi loin que le regard peut s'étendre, on aperçoit des clochers massifs ou aigus qui pointent gaiement à l'horizon, et, malgré ces pieux témoins attestant la présence de l'homme, ni les prés, ni les champs ne perdent rien de leur intime poésie.

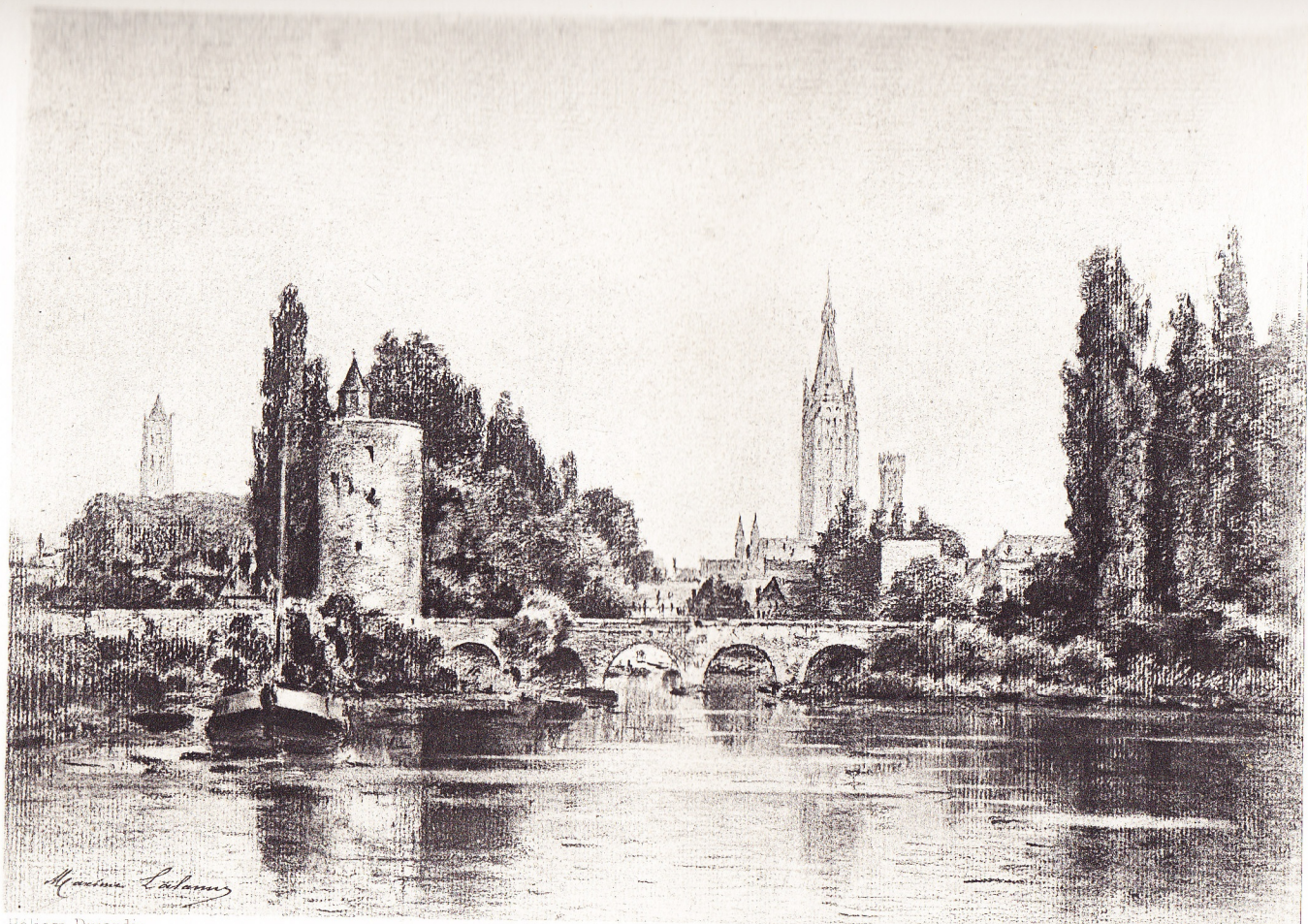
Cette bonne terre de Flandre possède en effet un aspect essentiellement idyllique. Ne lui demandez pas cette austère grandeur des paysages du Midi, ces lignes majestueuses, ces feuillages presque noirs découpant leurs maigres silhouettes sur un ciel aveuglant, des rochers audacieux ou des sommets poudreux et pelés par l'ardeur du soleil.

N'exigez pas non plus la sombre mélancolie des contrées boréales. C'est avant tout un pays intermédiaire, jouissant d'un climat tempéré, avec l'eau à quelques pieds du sol et de larges rivières, auxquelles se joignent des buées rafraîchissantes, envoyées par la mer pour désal-térer ses prairies, et entretenir la constante fraîcheur des haies et des bocages. En un mot, c'est une Hollande accidentée, mais une Hollande rustique et champêtre, et non pas régulière, peinte, repeinte, vernie, époussetée comme l'est la Hollande véritable.

Cette verdure qui vous enveloppe, ces joyeuses chaumières qui trouent le feuillage, ces vastes ruminants qui paissent l'œil demi-clos, tout ce paysage enfin possède un charme attractif, qui saisit tout d'abord et qu'on subit malgré soi. Les Flamands ont un mot typique pour exprimer cet état de l'esprit : *gezellig*, c'est-à-dire sociable, familier avec une pointe d'agrément et d'intimité, dont on ne saurait trouver l'équivalent dans notre langue. L'expression n'existe pas en français. Eh bien ! la Flandre est *gezellig*.

Avec de pareilles qualités et un aspect aussi aimable, on comprend que cette riche contrée ait, de tous temps, excité chez ses enfants une affection vive et durable. Dans leurs paroles et dans leurs écrits, cette filiale tendresse éclate à chaque instant. Jamais ils ne parlent de la Flandre sans une sorte d'attendrissement ; une émotion contenue se lit à chaque page qu'ils lui consacrent. Ils louent la fertilité du sol, la bonté des coutumes, la sagesse des lois, l'industriel esprit des habitants, leur amour de l'indépendance, la puissance et la richesse des villes, la beauté des campagnes, tout enfin jusqu'au climat leur semble préférable à ce qu'on peut trouver ailleurs.

« L'atmosphère de toute cette région est tempérée ; c'est la plus



Maxime Lohmann

Hellog. Dujardin.

BRUGES
L'Eau d'amour (Minne Water)

Imp. Eudes

clément et la plus salubre qui soit dans l'ouest de l'Europe. Le sol y est uni, ou si quelques collines le sillonnent, elles ne sont ni difficiles à gravir, ni inutiles au pays, et, sur les montagnes qu'on rencontre s'étendent des villes riches et peuplées... Ni les rigueurs de l'hiver, ni les chaleurs de l'été ne s'y font trop sentir, et l'air, naturellement sain, est continuellement renouvelé par le vent de la mer ou celui du rivage, qui viennent balayer les émanations insalubres. » Ainsi s'exprime Sanderus ¹, et ce panégyrique calme et convaincu, magistral, si je puis dire ainsi, continue pendant près de mille pages d'un in-folio immense.

Enthousiasme patriotique, excusable s'il en fut ; car la plupart des étrangers qui visitent cette belle contrée se laissent gagner par une fascination pareille. Fait bien remarquable ! Guicciardini, le véridique Florentin, s'exprime presque dans les mêmes termes que Sanderus. Il vante « l'air partout bon et salubre de la Flandre, le sol propre au labour... et en maints endroits gras et fertile, nourrissant force bétail » ; lui aussi, il parle avec éloge des « bois et foretz prouffitables..., des plaisantes collines et beaux coteaux », et surtout des « belles et grandes citéz ². »

Ces « belles et grandes citéz », en effet, émerveillaient particulièrement les étrangers. Elles composaient les plus beaux fleurons de la couronne flamande. Au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle, elles faisaient l'admiration de l'Europe entière. Ollivier de la Marche s'étonne de les voir « si florissantes en abondance de biens, de richesses et de peuples ». Æneas Sylvius n'hésite pas à déclarer que c'est en elles que réside « la force ³ » des ducs de Bourgogne ; et c'est à cause d'elles que Christine de Pisan proclame la Flandre « le plus riche, noble et grand comté qui soit en chrétienté ».

Aujourd'hui cette antique splendeur des cités flamingantes a singulièrement déchu. Toujours vastes, mais dépeuplées pour la plupart,

1. *Flandria illustrata*.

2. *Description des Pays-Bas*.

3. « *In magnis et opulentis Flandriæ civitatibus status sui (dux Burgundiæ) robor continetur.* » Inter opera Ænei Sylvii, cité dans l'ouvrage de Namèche.

certaines d'entre elles ont définitivement abdicqué le sceptre commercial qu'elles avaient si longtemps tenu. La décadence, cette sénilité des peuples et des villes, s'est emparée d'elles. Bruges, Ypres, Furnes et Dixmude sont maintenant des villes somnolentes, tandis que Damme et Nieupoort sont les villes mortes du pays flamand.

Quelques autres plus fortunées ou plus industrieuses, plus énergiques certainement, comme Anvers, Gand, Courtrai, réagissent contre cette action dissolvante, et renaissent à la fortune, sinon à la gloire. Mais aucune n'espère plus jouer une seconde fois, dans l'histoire du monde, le rôle qui jadis lui fut départi.

On a beaucoup discoursu pour déterminer les causes de cette pénible défaillance. On a beaucoup discuté pour en établir les raisons, et comme toujours sans grande chance de se mettre d'accord, faute d'apporter dans le débat l'impartialité nécessaire. On s'en est pris à tout, aux princes et aux peuples, à la religion et à l'irrégion, à la domination bourguignonne et à la domination autrichienne, alors qu'il suffisait de s'en prendre au temps et aux lois immuables qui gouvernent la marche de l'humanité.

Les grandes villes flamandes, en effet, ont subi le destin inéluctable de toutes les cités populeuses et florissantes. C'est la faiblesse relative des autres qui a fait leur grandeur. L'Angleterre et la France, ruinées par la guerre de Cent ans, étaient demeurées stationnaires pendant un siècle et demi, et la Flandre en avait profité pour attirer sur ses marchés les produits de l'Europe entière. Mais les deux grandes nations occidentales, appauvries par une lutte fratricide, pouvaient-elles demeurer toujours dans le même état de dépérissement physique et moral ? Il était clair que les blessures finiraient par se cicatriser et que Londres et Paris, après une longue convalescence, se mettant à progresser d'une façon normale, finiraient par concentrer chez elles une grosse partie du commerce d'Occident. C'était là un fait inévitable, facile à deviner, tout comme de nos jours on peut aisément prévoir qu'Anvers et Gand ont le droit de prétendre, pour l'avenir, à une



Héliog. Dujardin.

Maxime Lalonde

Imp. Eudes

COURTRAI
La Place de l'Hotel de Ville.

place considérable dans l'Europe fabricante et marchande, mais non plus à cette suprématie qui contre-balançait la fortune de Venise et éclipsait totalement celle de Londres et de Paris.

A cette cause primordiale viennent s'en ajouter beaucoup de secondaires, que nous aurons le temps d'examiner à loisir. Parmi celles-ci nous trouverons en première ligne un patriotisme mal entendu, un amour-propre de clocher porté à ses dernières limites, qui, pendant des siècles, poussa les unes contre les autres des cités qui auraient dû s'aider mutuellement, se protéger et se servir. Même devant l'ennemi commun, les vieilles cités flamandes ne surent point imposer silence à ce ressentiment étroit et jaloux, et l'espoir d'acquérir un surcroît de grandeur, par l'humiliation de leurs puissantes voisines, leur fit prêter main-forte au maître qui devait les asservir.

Cette grandeur, cette prospérité, du reste, pour considérables qu'elles aient été, ne doivent pas, comme l'ont fait certains écrivains, être prises au pied de la lettre. Il faut se reporter au temps et juger avec ses mesures et non avec les nôtres. On nous dit que Bruges recevait jadis cent bateaux en un jour, et voilà, tout de suite, que notre esprit fait des siennes. Nous imaginons cent vaisseaux à trois ponts, alors qu'un regard, jeté sur le port ou bien encore sur la Zwyn, nous persuade aisément que c'était cent chaloupes à deux ou quatre rameurs. De même, quand Charles-Quint, monté sur le beffroi de sa ville natale, disait avec une orgueilleuse complaisance qu'il « ferait tenir Paris dans son Gand », il voulait dire qu'en ce temps-là Paris lui semblait moins vaste que la vieille cité gantoise. Mais le Paris d'alors n'avait rien à démêler, comme importance, avec celui de nos jours.

On pourrait multiplier les citations de cette nature, mais à quoi bon ? Qui donc oserait se formaliser de ces innocentes hyperboles ? Gardons-nous bien en effet d'en vouloir aux Flamands, qui, par excès de vanité nationale, tombent dans ces petites exagérations. Il n'est pas au monde de meilleure excuse que le patriotisme, et, du reste, les enfants de la vieille Flandre ont assez d'autres qualités pour se faire

pardonner ce que leur amour-propre national peut avoir parfois d'excessif.

Ils sont en effet accueillants et bienveillants, complaisants avec les étrangers, serviables, et toujours disposés à se rendre agréables ou utiles. Si vous êtes en peine de la route à suivre, il n'est pas besoin d'interroger un passant, celui-ci vous voyant désorienté s'offrira de lui-même pour vous montrer le chemin, et se détournera de sa route s'il est nécessaire. Tous sont en outre fort polis. Jamais un marchand ne vous laissera sortir de sa boutique (que vous ayez acheté ou non) sans vous remercier de l'avoir dérangé. Dans les petites villes, dans les villages, sur les routes, chaque personne qu'on rencontre se découvre au passage et vous adresse un cordial salut. Et cet hommage familial n'est pas de ceux qu'on doit à sa qualité d'étranger ou à sa mise cossue. Il m'est arrivé, courant les champs à la nuit noire, d'être salué dans l'obscurité par un « *goeden avond* » ou par un « *goede nacht* » sans pouvoir distinguer les traits ni le costume de celui qui m'adressait la parole.

Ajoutons que les Flamands ne bornent point leur politesse à des paroles. Ils sont, et cela est singulièrement précieux, naturellement hospitaliers. On est reçu chez eux en famille, sans emphase et sans grandes phrases, gaiement, bonnement, sans cérémonie; mais qu'on se rassure; la « fortune du pot » n'est point ici, comme en tant d'autres pays, un traître guet-apens. En Flandre, la chère est abondante et bonne. Elle tient dans la vie de famille une place importante. Nous ne sommes plus, en effet, chez un de ces peuples affairés et toujours pressés qui remettent le dîner à sept heures du soir, après les « affaires sérieuses ». Ici, le dîner coupe la journée en deux, et lui-même il est regardé comme une affaire d'importance.

Un grand poète a dit non sans raison :

Ces bons Flamands... il faut que cela mange !

On en a beaucoup voulu à Victor Hugo de cette boutade sans

conséquence, et l'on a eu grand tort. Les peuples qui mangent, et surtout ceux qui savent manger, ne sont pas si nombreux sur la surface du globe, qu'on en doive faire fi. « Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger, » a dit Brillat-Savarin ; et c'est là, je crois, le plus bel aphorisme qu'ait tracé sa plume. Je ne sais, en effet, rien de triste et de désagréable au monde comme ces gens faméliques, qui remplacent les repas par des élégies.

En Flandre, heureusement, rien de cela n'est à craindre. Dès qu'on entre dans une cuisine, même dans celle d'une auberge modeste, on est ébloui par un véritable arsenal de casseroles, de coquemards, de poêlons, de bassins en beau cuivre, brillants comme de l'or ; attirail rassurant suspendu à la muraille, et capable de tranquilliser les estomacs les plus inquiets, et, comme conséquence, il n'est si humble maison qui ne se parfume, à l'heure des repas, d'une bonne odeur de fricot qu'on hume avec un extrême plaisir.

Si la chère est bonne, en effet, elle est en outre accessible à tous par son bon marché relatif. En aucun pays, les tables d'hôte ne sont plus copieusement servies ni à meilleur compte. Pour cinquante sous on dîne pendant deux heures, et pour trente sous on soupe pendant une heure et un quart. Temps bien employé, durant lequel tout le monde paye d'exemple, car le repas, je le répète, est une grosse affaire. A Audenarde, au moment où je visitais l'hôtel de ville, le concierge me racontait que, le matin même (c'était un jeudi, jour de marché), un boucher forain était venu s'établir sur la grande place, et avait débité de la viande excellente à quatre sous par livre meilleur marché que ses confrères en boutique.

« Il avait deux génisses, monsieur, deux bêtes magnifiques. Ah ! ça n'a pas traîné ! A onze heures, tout était vendu ! » Et, à son accent, je comprenais que c'était là, pour lui, l'événement capital de la semaine. « Il reviendra jeudi prochain, ajouta-t-il, en me reconduisant, et si monsieur est en ville, il verra quelle belle viande ! »

De pareilles confidences en révèlent plus long sur les préoccupa-

tions et les usages d'un peuple qu'un volume de considérations psychologiques. Deux heures plus tard, visitant la vieille église de Sainte-Walburge, j'étais occupé à couvrir de notes mon calepin ; la vénérable concierge qui m'accompagnait, pour ne pas perdre son temps, s'était dévotement agenouillée, et, les yeux demi-clos, murmurait à voix basse une fervente prière. Tout à coup retentit au dehors un bruit de crécelle, et une voix enrouée jeta un cri rauque « *Zelandsche Mossels* ! » A cet appel, la brave femme dressa la tête, tendit les oreilles et laissant là son oraison, je la vis se lever, courir vers la porte, la franchir d'un saut, la refermer et m'enfermer, me laissant fort perplexe sur les causes de cette fuite rapide. Dix minutes après, elle rentra tenant à la main une énorme terrine remplie de moules. « Elles sont si bonnes ! » me dit-elle en flamand, clignant de l'œil et faisant claquer ses lèvres. Puis, après avoir déposé son fardeau dans un coin, elle s'en fut reprendre pieusement sa prière interrompue par les soins du ménage.

Mais nous parlons d'Audenarde, et il serait grand temps de procéder avec un peu plus d'ordre. C'est en effet par là que commence notre excursion dans la Flandre flamingante, et cette jolie ville possède quantité d'autres curiosités qui sont plus importantes et plus dignes d'attention. Il nous fallait toutefois donner suite à ces détails typiques, pour n'avoir pas à y revenir au cours de notre récit.

1. « Moules zélandaises !... » Ces moules ont, dans tous les Pays-Bas, une grande réputation.



The book cover features a dark, textured background. At the top, a dense flock of birds is shown in flight, their wings creating a dark, intricate pattern. Below this, the title 'LA FLANDRE' is written in a large, stylized, light-colored font. The word 'à' is smaller and positioned between 'FLANDRE' and 'Vol d'Oiseau'. The title is set against a bright, circular glow with radiating lines that emanate from behind it. To the left of the glow, a tall, detailed Gothic church tower is depicted in a light blue or grey tone. In the lower right, there are dark, stylized clouds and a few more birds in flight. The overall composition is vertical and evokes a sense of flight and historical architecture.

LA FLANDRE
à
Vol d'Oiseau

HENRY HAVEL

STAS
BLAND

à VOL

D'OISEAUX



PARIS

ERNEST KOLB ÉDITEUR